



LA FRANCE UNE LOCALITÉ DANS UN MONDE RÉTRÉCI

Par PASCAL DIBIE

L'ETHNOLOGUE EXPLIQUE QUE NOTRE SOCIÉTÉ EST DEVENUE TROP COMPLEXE ET QUE LES GENS NE VIVENT PLUS D'UNE MANIÈRE HOMOGENÈME ET EN SITUATION COMMUNAUTAIRE. IL RELÈVE QUE NOUS NE DISPOSONS PAS DES OUTILS NÉCESSAIRES À LA COMPRÉHENSION DU CHANGEMENT ET INVITE À L'OBSERVATION POUR TENTER D'ESQUISSE UN PORTRAIT DE LA FRANCE EN 2010.

Pascal Dibie, 61 ans, ethnologue, est professeur à l'université Paris VII-Denis Diderot, membre de l'Unité de recherches Migrations et sociétés (URMIS). Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont *Le Village retrouvé* (Grasset, 1979 ; Aube, 2008), une étude approfondie sur les mutations du monde paysan observées à Chichery, le petit village de Bourgogne où il séjourne depuis son enfance. Vingt-sept ans après ce travail, il a décrit dans *Le Village métamorphosé. Révolution dans la France profonde*, (Plon, Terre Humaine, 2006) comment Chichery a évolué au quotidien sous l'effet de la rurbanité actuelle.



Ce n'est pas tant la France que l'échelle du monde qui a changé. Personne ne peut mettre en doute que notre quotidien est bouleversé sans pouvoir noter là où les changements sont intervenus. Nous avons pour beaucoup cet étrange sentiment qu'en même temps que nous nous sommes incroyablement ouverts sur le monde, que nous sommes devenus plus curieux de tous et de tout, nous avons succombé à un irrésistible repli sur nous.

Notre société est devenue trop complexe et tous les systèmes d'analyse que nous avons mis au point et qui étaient basés sur des phénomènes économiques ou des repères tangibles, cela ne marche plus, parce que tout est brouillé. Nous avons tellement changé que l'on ne s'en est pas aperçu. Nous sommes rentrés dans un système de gestes et d'acceptations non pensées et quand on réfléchit à la façon dont nous vivons, nous découvrons que cela a radicalement changé.

Si je parle du village, je constate qu'on ne vit plus sur le village, on vit tout sur l'extérieur du village, sur le déplacement quotidien possible grâce à la voiture. Les gens ne vivent plus d'une manière homogène et en situation communautaire, au sens du village, de la ville ou du quartier. Chacun vit pour lui avec les siens au sens non plus familial, mais les siens au sens affectif, c'est-à-dire que l'on se recompose en familles affectives éphémères souvent basées sur des passions communes. Il est évident que l'on fonctionne désormais dans un système de réseau : on fait du golf ensemble, de la chasse, du vélo et en plus de cela les conjoints ne partagent pas nécessairement les mêmes passions, quant aux enfants ils ont leur monde à eux, le cyberspace.

Le village qui était centripète est devenu centrifuge. Il vivait sur lui et de lui et il vivait de la dramatisation de son histoire locale. En fait, aujourd'hui il n'est plus dans l'histoire et le problème est que l'on ne sait pas très bien où nous sommes. Or, nous n'avons pas les repères, ni

même les outils sociologiques pour lire cela. Disons, pour faire très court, que nous subissons plus que nous ne l'agissons une réorganisation non intentionnelle de nos habitus et que nous sommes tous aspirés vers une nouvelle socialité. Hors de la consommation, point de salut. C'est bizarre, mais c'est ainsi, sauf exceptions. On le voit bien avec les exclus ; ils ne le sont pas au sens d'un ostracisme traditionnel, ils le sont économiquement dans la mesure où ils ne peuvent ou ne veulent pas participer à la grande foire de la consommation.

Nous sommes entrés dans ce que l'on a longtemps appelé en l'anticipant : « L'An 2000 » d'une façon qui n'était pas prévue. Est-ce que la grande peur du « bug généralisé » n'était pas tout simplement une métaphore pour dire que nous allions vers une société entièrement nouvelle, que nos instruments de mesure tant économiques que sociologiques, justement forgés sur le fameux « miracle » des « Trente Glorieuses », ne pouvaient anticiper ? Maintenant que nous sommes vraiment entrés dans le XXI^e siècle et que nous avons ce petit recul d'une dizaine d'années, je me demande si le « bug » ce n'était pas nous ?

Norbert Wiener, un des inventeurs de la Cybernétique nous avait prévenus dès 1947 : « *Certes il nous faudra modifier maints détails de notre façon de vivre lorsque nous entrerons en rapport avec les machines nouvelles* ». Personne ne peut nier que la prise sur la réalité passe de plus en plus par des intermédiaires matériels et techniques qui peu ou prou nous désinscrivent de la vie communautaire et nationale. Ces objets nouveaux qui désormais régissent majoritairement notre vie quotidienne nous poussent à intégrer un temps exemplaire qui nous sort de nos temps nationaux et locaux et nous mondialise plus qu'autre chose. Ce temps à pour nom : vitesse et mobilité.

L'idéal aujourd'hui n'est-il pas du côté du « vite », de la rapidité, j'entends d'une accélération irrésistible qui en France a commencé avec le TGV et s'est >>>

>>> confirmé avec l'accès quasi généralisé à Internet ? C'est ce que Paul Virillo appelle la « dromocratie », le pouvoir de la vitesse, pouvoir qui à semble-t-il mis à bas l'idée confortable de société lente et nous a convertis en « dromanes consentants ».

Cette évolution en France est générale, elle procède d'une uniformisation, une standardisation. Mon village, Chichery dans l'Yonne, est officiellement rural, mais dans les faits il est urbain : c'est cela la rurbanité. Il est désormais inscrit avec soixante autres villages dans la zone urbaine d'Auxerre. Nous allons être branchés au tout à l'égout à Laroche-Migennes, les lois sur l'épandage qui s'appliquent pour les champs sont des lois urbaines, c'est-à-dire que les agriculteurs n'ont pas

La population agricole est faible, mais le sentiment d'appartenance est fort. Cela dessine aussi le pays. On fait croire qu'il y a encore une possibilité d'une paysannerie paysanne.

le droit de laisser plus de vingt-quatre heures du fumier sans le recouvrir, parce que cela sentirait. On s'en fout que cela pue à la campagne, il y a de l'espace, cela ne pue pas d'ailleurs.

Cette histoire de transformation je la retrouve dans toute la France, j'en ai des témoignages par des lecteurs du *Village métamorphosé*, qui m'écrivent : « *C'est exactement comme chez nous* ». On voit bien que c'est général à l'exception de quelques endroits comme l'Auvergne, des beaux coins, le sud de la France où les gens sont allés s'installer dans un mouvement de retour à la campagne. Ils ont espéré qu'ils auraient tous les services de la ville et la culture et le transport et cela, ils ne l'ont pas. Alors, ils se rapprochent à nouveau de la ville.

A l'occasion d'un travail récent sur Auxerre j'ai découvert un mouvement que je n'avais pas repéré jusque-là. En allant dans les faubourgs j'ai d'abord vu qu'il y avait une grande mosquée de mille places en construction ; ce dont personne ne parle, mais qui est vécu évidemment comme un grand changement et un signe fort de tolérance et de reconnaissance pour les musulmans de toute la région. J'ai surtout compris que désormais la ville s'aménageait et se construisait « rurbanement » et écologiquement : ils ont fait exploser des tours, construit des quartiers entiers de maisons individuelles écologiques, avec un petit jardin.

Cet habitat gagne sur la campagne ; on pourrait croire que c'est Auxerre façon rural, mais en fait c'est complètement la ville. Je suis tombé là-dessus par hasard, je ne voyais pas à quel point cela bougeait. J'ai également pu observer la désindustrialisation en marche. Cela se repère facilement avec les bâtiments abandonnés et les friches industrielles de plus en plus nombreuses à Auxerre et aux environs. Il y a encore quelques traces de luttes, de résistances récentes, mais il n'y a plus rien, c'est fermé.

Qu'est-ce que cela va devenir ? Ce sont des locaux immenses et comme on désinvestit de la culture par-

tout je m'interroge, je ne sais pas. Je crois que c'est selon les régions... Personne ne peut répondre, mais j'ai beaucoup de doutes sur les volontés des politiques et la possibilité d'action des décideurs. Ils sont, comme le maire de mon village, entrés dans des structures complexes, et sont pour l'essentiel dépassés par les événements. Il y a les associations de villages, les communautés de communes, les départements, les régions et l'Etat. Avant il y avait l'Etat et le maire. C'est difficile quand on a le sentiment fort d'être encore inscrit dans un village à l'aspect rural d'envisager la nouvelle dimension urbaine, d'accepter que désormais nous serons tous en ville.

La population agricole est faible, mais le sentiment d'appartenance demeure fort. Cela dessine aussi le pays. On fait croire qu'il y a encore une possibilité d'une paysannerie paysanne. Moi, je ne sais pas. On est dans la fin de quelque chose et en même temps dans la continuité. On invente des paysages authentiquement bourguignons qui n'ont jamais existé, dans la mesure où le paysage a toujours été façonné, transformé, aménagé par les besoins des hommes plus que par la seule esthétique. C'est vrai qu'il y a des cultures à paysage, l'Italie, la Chine, mais nous en Bourgogne, par exemple, on a toujours bougé les choses.

Tout a explosé en France, à l'exception de quelques lieux préservés. La France qui se dessine peut être un pays avec des réserves, conséquence de la fameuse obsession française du patrimoine. Fixer pour que les choses ne bougent plus ; cela est lié, en même temps, à la crise. Et les paysans savent que l'on veut faire d'eux des sortes de gardiens du paysage en leur demandant de conserver le patrimoine. Le village est devenu la cité-dortoir d'un autre lieu, celui de la ville proche : il n'y a personne dans les villages, pas un chat dans la journée. Il y a des retraités claquemurés chez eux, des jeunes figés derrière leur ordinateur qui sortent la nuit parce qu'il n'y a plus personne pour les ennuyer. Personne, ou très peu, ne trouve plus de travail là où il vit.

Depuis quelque temps sont nées ce que j'appelle les nouvelles épopées. Avant on racontait ce qui s'était passé aux champs avec le cheval qui s'était emballé, le foin qui était tombé et la cascade d'aventures plus ou moins drolatique que cela entraînait. Maintenant, comme épopée, on raconte son histoire personnelle, son aventure de patient, par exemple. Les récits d'hôpital sont devenus un vrai genre.

Avant on racontait le voyage, quand on venait de Paris ; il fallait bien une journée pour épuiser cela. Aujourd'hui cela n'existe plus parce qu'il n'y a plus de distance et que la possession d'une voiture s'est banalisée. Cela n'a pas changé, il y a toujours 150 kilomètres de chez moi en Bourgogne à Paris, mais plus personne ne me demande si j'ai bien roulé.

Avant, cela remonte aux années 1960-1970, on racontait son arrivée ; aujourd'hui, il n'y a plus de panne de voiture, l'autoroute est directe. Il n'y plus d'épopée routière, sauf les accidents. L'épopée est individuelle. Le permis de conduire, est devenu un rite de passage obligé pour rentrer dans le monde actif, c'est aussi la possibilité de se déplacer, de partir, d'avoir sa >>>





lpage précédente :
égendes légendes
légendes légendes
légendes légendes
légendes légendes
légendes légendes

Florence Aubenas, 49 ans, est grand reporter au *Nouvel Observateur*, qu'elle a rejoint en 2006, après avoir effectué la plus grande partie de sa carrière à Libération. Elle a ouvert de nombreux événements internationaux, notamment en Irak où elle a été détenue plusieurs mois, et de grands procès en

>>> liberté. Cela se retourne vers des populations comme les adolescents et les vieux qui sont coincés; c'est un vrai problème.

La France en 2010, c'est tellement complexe que finalement il convient de la décrire pour en esquisser le portrait. Je cite Wittgenstein dans mon livre *Le Village métamorphosé* qui dit: « *Nous attendons à tort une explication alors que c'est une description qui est la solution de la difficulté* ». Je crois en effet que c'est par la description qu'on montrera la complexité des choses. Et la complexité vient en plus de ce qu'on la vit individuellement, alors qu'avant on avait le sentiment qu'il y avait une infrastructure qui soutenait et encadrait la communauté nationale. Je pense au secrétariat au Plan qui a été supprimé. Aujourd'hui, je pense qu'il n'y a pas de volonté politique, pas de vision. Il y a simplement une volonté de faire tourner la machine. Après la guerre, il y avait l'idée de la reconstruction, mais aussi un sens politique: il y avait un sens commun, l'idée d'un bien commun.

Je pense aussi que l'on est devenu un petit pays et qu'en fait notre avenir se joue au niveau de l'Europe. Mais tout le monde freine ce dessein, les politiques ont très peur d'y perdre beaucoup de leur pouvoir actuel, beaucoup sont perplexes devant le fait que nous allons irrémédiablement vers un monde qui s'articule entre les localismes et le mondialisme. Le citoyen est de plus en plus local, tout en passant de plus en plus de temps connecté sur le monde entier: il zappe la dimension

nationale. La préoccupation est environnementale, par exemple, mais on essaye de la situer au seul niveau local, l'écologie politique fait peur, il ne s'agit pas de changer la société.

Je pense que l'histoire du futur n'est pas écrite. Ce qui est certain c'est que je ne crois pas au retour de la Nation, ce sentiment d'appartenance à une communauté. La France en 2010, c'est une culture nouvelle. On le voit dès que le système est fragilisé (cendres d'un volcan, grand froid et neige) et que le pays est paralysé d'un seul coup, alors qu'avant cette France n'avait pas besoin de bouger pour exister. Jamais on n'avait pris conscience de cela, de notre fragilité technique. Cela ne nous était pas arrivé d'être à ce point victime de nous-mêmes.

Quel sera le futur de la France, son évolution? Je ne sais pas. Ce que l'anthropologie, la sociologie et la physique nous ont apportés c'est que nous sommes d'accord au moins sur une chose: les sociétés n'ont pas plus de fin qu'elles n'ont de commencement. Et après tout, s'il y a un changement il s'inscrit dans un continuum qui ne sera rompu que par un « accident » planétaire. Tout ceci pour redire qu'il est difficile d'avoir une analyse précise de cette césure, de ce passage dans un autre type de culture. Mon émerveillement d'ethnologue et ma curiosité sont grands car nous vivons de fait des temps pluriels et nous assistons, sans pouvoir y résister, à une mise en œuvre d'un temps sans rapport avec le temps historique que nous connaissions jusqu'à aujourd'hui.

Le sociologue Jean Viard, clairvoyant, notait dans *La Société d'archipel ou les territoires du village global*, et je le paraphrase, que dans la gerbe des désordres de notre France archipelisée, se met en place un ordre souple et circulant, apte à penser l'inconnaissable et le différent en son sein mais aussi incapable et de plus en plus intolérant en ce qu'il n'admet plus d'autre mouvement social que la compétition. Cet ordre économique, je l'ai déjà dit, qui a peut-être porté les « Trente Glorieuses » a dérapé, est en train de devenir totalitaire et, par exclusion des autres sensibilités, fait de l'espace dans lequel nous vivons celui de la solitude.

Les hommes en pays que je décrivais il y a encore trente ans dans *Le Village retrouvé* commençaient de gommer leur faconde et de lisser leur caractère. On constatera que ce qui faisait notre personnalité visible et acceptée s'est effacé au profit d'un égalitarisme respectueux et que nos communautés villageoises ne s'appartiennent plus guère, réglées qu'elles sont désormais par ces étranges diktats imposés par la ville. On ne peut nier que les groupes sociaux qui opéraient une sorte de contrôle social aussi bien dans nos villages que dans les petites villes se sont délités, tout comme le monde paysan dont les quelque 400 000 survivants ont nom « exploitants agricoles » et ont depuis la grande révolution silencieuse des années 1960 rejoint non seulement l'Europe avec la PAC mais ont eu les yeux rivés sur les cours mondiaux du blé, de la viande ou de la betterave bien avant tout le monde.

On ne s'étonnera pas non plus qu'après quatre révolutions consécutives: mécanique, chimique, sélection animale et végétale (les OGM) et la dernière qu'on pourrait qualifier d'« automatico-électronico-génético-informatique », l'observation du monde agricole permet d'anticiper sur ce qui est en train d'advenir en France comme dans toute l'Europe et le reste du monde. Je vais jusqu'à me demander si les systèmes stabulatoires très largement utilisés pour l'élevage laitier ne déteignent pas sur la société humaine entraînant une philosophie non pas du déclin mais de la dépossession: celle de la terre, celle de l'animal et celle de l'homme dont on commence un peu plus chaque jour à mesurer les effets.

Je suis un observateur et j'ai compris une chose: savoir n'est jamais pouvoir, prévoir. Les rurbains que nous sommes désormais presque tous devenus, vivons dans des espaces de plus en plus restreints où nous nous construisons des temps différents; des espaces qui nous permettent de nous recroqueviller, de nous abriter au fond d'univers hermétiques: sport, télévision, jeux vidéo, Toile. Des activités en réseaux je l'ai dit plus haut, dont on ne boude pas le plaisir mais aussi quelque peu onanistiques en ce qu'elles nous permettent d'aller au bout de nous-même sans avoir pratiquement le besoin des autres et notamment de nos proches.

On m'opposera que la vie associative n'a jamais été aussi riche en France, que les fêtes de quartier, de rue, d'immeuble existent partout. Je ne le nie pas mais pour les fêtes non inscrites dans des traditions anciennes, et

même celles-là, je note qu'elles recrutent peu, qu'elles tombent en désuétude pour les plus anciennes et que leur vie est éphémère et bien artificielle pour les plus jeunes. Ce n'est pas une vision pessimiste que j'exprime ici, c'est plutôt une base de lecture ou plutôt de relecture de nos vies que je propose si l'on veut comprendre ce qu'est vivre en France en 2010.

La France elle-même est devenue une localité quelque part dans notre monde rétréci et banalisé, elle est de moins en moins l'expression d'un territoire affirmé, même s'il l'est pour ceux qui y vivent, bien entendu. Toujours est-il que la France comme les Français ne peuvent plus s'envisager en dehors du reste du monde. Ce que je dis ne veut pas dire que nous y vivons mal, au contraire je crois que c'est encore un vrai pays de coca-

Nous allons vers un monde qui s'articule entre les localismes et le mondialisme. Le citoyen est de plus en plus local, tout en passant de plus en plus de temps connecté sur le monde entier.

gne pour la majorité d'entre nous comme pour les millions d'étrangers qui y passent et ceux qui tentent d'y émigrer. Il n'empêche que le paysage tant politique que géographique change vite pour les raisons que j'ai déjà évoquées.

Je voudrais dire un mot des aînés dont le nombre a considérablement augmenté. Cette nouvelle donne implique le changement de statut de la vieillesse dans notre société, le « vieux » étant pratiquement passé de « l'élú » respecté qu'il était dans notre société traditionnelle au statut de « surplus » dont on ne sait plus très bien quoi faire! Dans notre société jeuniste et sans cesse en mouvement le défi n'est pas tant l'accès à l'immortalité que de bien réussir sa longévité.

Enfin, ultime et dernière expression d'une mutation anthropologique radicale puisque nous nous en servons et nous en servons pour reconstituer notre vie passée: la transformation des rites funéraires et le traitement même de la mort. L'exclusion de la mort de notre quotidien et la généralisation de l'incinération qui font qu'on ne meurt pratiquement plus chez soi et que les cimetières, jusque dans les plus petits villages, comme le mien, s'équipent en « jardin du souvenir », pour répandre les cendres des défunts, ne laissera pas sans questions les archéologues et paléontologues de demain sur notre vie en France en ce début du XXI^e siècle. ●